

# "LES CORRELATIONS SONT LA VIE" : LE CONCEPT GOETHEEN DE MORPHOLOGIE ENTRE NATURE ET CULTURE

Université de Bordeaux 1

2000

JEAN PETITOT

EHESS, PARIS

## Résumé

Le concept goethéen de Morphologie développé entre autres dans la *Métamorphose des plantes*<sup>1</sup> concerne avant tout la problématique naturaliste de la forme des organismes vivants. Mais il a une portée plus générale dans la mesure où il est aussi l'une des sources principales du structuralisme. Claude Lévi-Strauss en a souvent témoigné. D'ailleurs Goethe peut être considéré comme le principal précurseur de l'analyse structurale avec sa magistrale étude sur le *Laocoon*. Le lien entre Morphologie côté Nature et Structure côté Culture est profond et renvoie à la problématique méréologique générale des relations tout/parties.

## I. LA MORPHOLOGIE GOETHEENNE

### 1. Forme et formation

Dans la *Morphologie* goethéenne le concept de forme phénoménale (*Gestalt*) est inséparable de celui de formation (*Bildung*), de force formatrice (*bildende Kraft*), de pulsion (*Trieb*) et de structure au sens des relations entre Tout et Parties (ce que l'on appelle les relations *méréologiques*). C'est un problème génétique, morphologique et structural, autrement dit morphogénétique et structural.

Le cœur du problème est de comprendre le principe de connexion spatiale des parties dans un tout organique, principe introduit par Geoffroy Saint-Hilaire et repris par Goethe (on connaît la fameuse anecdote de la conversation avec Frédéric Soret le 2 août 1830 où Goethe l'interroge sur "la grande affaire" de Paris qui n'est pas la situation politique mais la querelle de Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier à l'Académie le 15 février

---

<sup>1</sup> Goethe, J.W. von, 1780-1830. *La Métamorphose des Plantes* (trad. H. Bideau), Paris, Triades, 1975.

1830). Dans ses longues et patientes méditations sur la morphogenèse végétale, qui se sont échelonnées de 1770 à sa mort en 1832, Goethe n'a pas tant cherché à comprendre les processus physico-chimiques et mécaniques sous-jacents à la formation des organismes que le principe par lequel un organisme est *ce qu'il apparaît*. Très vite, il aboutit à la conclusion que ce qui sépare un organisme d'une machine est que, dans un organisme, l'apparence extérieure est dominée *par un principe interne producteur de la connexion spatiale (externe) des parties*. Et, pour lui, c'était la compréhension de ce principe qui constituait le problème théorique central de la biologie, de la véritable physiologie.

La difficulté est que, bien que renvoyant à un phénomène empirique certain, le concept de connexion n'est pas objectif en tant que tel. C'est une Idée "supra-sensible" au sens de Kant (et non pas un concept déterminant, une catégorie). Transgressant résolument l'argumentation et le verdict de la troisième Critique (sur lequel nous allons revenir), Goethe fait néanmoins l'hypothèse qu'il existe un *schème* pour cette Idée, schème susceptible de variations concrètes infinies. Au lieu donc de faire de celles-ci, ce qui sera plus tard le cas avec Darwin, le résultat d'un hasard évolutif et de ne s'occuper que des paramètres qui en contrôlent la variabilité, il va au contraire chercher à en imaginer les *invariants*. Pour comprendre la réponse des organismes aux sollicitations tant internes qu'externes, il va chercher à comprendre leur principe idéal constitutif, autrement dit leurs lois formatrices.

Comme l'expliquait Wilhelm von Humboldt en 1830 dans sa recension du "Second séjour à Rome"<sup>2</sup>, il y a chez Goethe une

"tendance (*Drang*) à étudier la forme (*Gestalt*) et l'objet extérieur à partir de l'essence intérieure des êtres naturels et des lois de leur genèse (*Bildung*)."

Ce principe idéal, Goethe va progressivement le reconnaître dans le déploiement-reploiement spatio-temporel d'une force organisatrice interne passant à l'existence en se manifestant spatio-temporellement. Dans la *Métamorphose des plantes* de 1790 il explique que cette dynamique épigénétique (il est contre le préformationisme) de déploiement (*Ausdehnung*) et de reploiement (*Zusammenziehung*) fait alterner des phases d'extension et de croissance et des phases de contraction-rétraction, d'affinement, d'intensification (*Versteigerung*). Cette *Bildung* est donc une dynamique morphogénétique de transformation. C'est cela le principe entéléchique "a priori" présidant, selon Goethe, à la formation de ce qu'on appelait à l'époque des "fins naturelles", i.e. des êtres morphologiquement organisés.

---

<sup>2</sup> *Werke*, Stuttgart, J.G. Cotta, 1961, t. II, p. 404, cité par Jean Lacoste, *Goethe, Science et Philosophie*, PUF, 1997, p. 6.

## 2. Le concept de type

Insistons sur le fait que l'idée goethéenne qu'est l'*Urpflantz* ou, de façon plus générale, l'*Urphänomen* est un *schème*. C'est un *type générique* qui peut être réalisé par une infinité de cas, de variantes, d'occurrences, de tokens différents. C'est *l'identité originelle* d'un genre ou d'une espèce pouvant être *de droit* le principe générateur d'une variabilité infinie, même virtuelle. Le schème comporte des lois d'organisation. C'est bien un principe générateur, un mode de construction, un *Modèle (Modell)*. Comme Goethe l'explique dans une lettre à Herder du 17 mai 1787, avec ce modèle:

"on peut inventer encore à l'infini des plantes qui seraient forcément conséquentes (...) c'est-à-dire qui, même si elles n'existaient pas, pourraient pourtant exister et qui ne sont pas seulement des ombres et des apparences picturales ou poétiques, mais qui ont une vérité et une nécessité intérieures."

De nombreux philosophes, par exemple Ferdinand Gonseth, ont insisté sur le fait que Goethe est l'inventeur du concept de type et de la relation de spécialisation type → token, et qu'il s'agit là de la première alternative connue à la conception extensionnelle de la logique prédicative remontant à Aristote.

Dans la *Métamorphose* s'unifient donc le régulier et le singulier, le générique et le spécifique, le collectif et l'individuel, l'unité et la diversité. Et si un type peut avoir une diversité ouverte de variantes, c'est que ces variantes sont reliées par des *transformations*. La morphologie goethéenne est inséparable de la "Métamorphose" comme théorie des transformations morphologiques.

## 3. Le structuralisme en biologie

La réponse goethéenne au problème de la forme en biologie, bien que qualitative, garde une certaine actualité. Darwin lui rend d'ailleurs hommage au début de *L'Origine des espèces* (1859) en le considérant avec son grand père Erasmus Darwin et Geoffroy Saint-Hilaire comme l'un des précurseurs de la théorie évolutionniste avec son idée d'une transformation et d'une évolution des espèces en fonction du monde ambiant. Mais des idées morphologiques ont aussi été développées par les courants plutôt anti-darwiniens de la biologie structurale traitant de l'embryogenèse. Pour le voir on peut se référer à la défense du structuralisme proposée par les biologistes Brian Goodwin et Gerry Webster dans la ligne des conceptions du grand embryologiste Waddington.<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Voir par exemple Gerry Webster, Brian Goodwin, *Form and Transformation: Generative and Relational Principles in Biology*, Cambridge University Press, 1996.

Pour Goodwin et Webster, il s'agit d'analyser historiquement et épistémologiquement le conflit classique et récurrent entre le point de vue structuraliste et le point de vue néo-darwinien (qui est la synthèse de la théorie darwinienne de l'évolution et de la théorie moléculaire de l'hérédité). Le problème central dont ils s'occupent est celui de la forme et de la morphogenèse et ils s'interrogent sur le type de catégorialité dont il faut disposer pour faire accéder le concept de forme à l'intelligibilité. Or, le paradigme néodarwinien est un système conceptuel dont l'apparente "évidence" rend précisément inintelligible les phénomènes morphologiques en tant que tels. Il ne peut que les attribuer à un hasard évolutif en niant toute nécessité dans l'ordre des formes, toutes "lois" de la forme.

Cela est essentiellement dû au fait que ce paradigme identifie subrepticement le concept de contrôle génétique et la catégorie de cause. Le génome contrôle la forme et le développement. Sa maîtrise permet donc de maîtriser et de manipuler ses effets. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il n'existe pas de contraintes autonomes et spécifiques auxquelles doivent satisfaire les formes. En faisant équivaloir le contrôle génétique à une cause déterminante, on postule sans plus d'enquête qu'il n'y a rien à expliquer du côté de ce qui est contrôlé : la forme devient causalement réductible à la structure primaire des protéines, le reste relevant de processus d'auto-organisation sans lois propres.

Pour le point de vue structural, au contraire, l'organisme est aussi une structure, c'est-à-dire une totalité organisée par un système de relations internes satisfaisant à des "lois" formelles. L'univers des êtres organisés est un univers contraint manifestant une certaine nécessité. Les structures ne sont ni irréductiblement diverses, ni le résultat arbitraire d'une évolution.

L'hypothèse fondamentale est que l'expression du génotype par le phénotype demeure incompréhensible tant que l'on n'introduit pas une *information positionnelle* contrôlant la différenciation cellulaire. Il y aurait dans les êtres organisés une efficacité de la position, la position sélectionnant certains régimes métaboliques en déclenchant certains gènes. Et c'est la compréhension d'une telle information positionnelle qui constitue le problème théorique central.

Les caractères principaux de telles structures morphologiquement organisées sont :

- i) la genèse dynamique, l'autorégulation et la stabilité structurelle ;
- ii) l'équipotentialité, à savoir le fait que les structures ne se réduisent pas à des interactions de composants mais incluent une détermination réciproque de places;
- iii) l'équifinalité et l'homéorhèse (l'épigénotype chez Waddington), à savoir le fait que le développement est lui-même structurellement stable comme processus, son état final étant dans une large mesure indépendant de son état initial ;

- iv) la clôture des structures élémentaires et l'existence de contraintes, de "lois" de la forme ;
- v) la "générativité" des formes, l'ouverture de l'ensemble clos des structures élémentaires vers la complexité.

## II. LE PROBLEME PHILOSOPHIQUE DE LA MORPHOLOGIE

Philosophiquement parlant, la Morphologie goethéenne doit être mise en perspective par rapport à la *Critique de la Faculté de Juger* de Kant.<sup>4</sup>

Goethe a lu la CFJ lors de sa parution en 1790 l'année même de publication de la *Métamorphose des plantes*. Mais c'est un peu plus tard à travers sa rencontre avec Schiller à Iéna en 1794 (amitié qui dura 10 ans) qu'il assimile véritablement Kant.

Or l'un des résultats centraux de la critique kantienne est précisément qu'une Idée est par essence irrémédiablement disjointe des intuitions de l'espace et du temps et qu'elle n'est donc pas schématisable. Goethe se trouve donc dans l'obligation de transgresser la doctrine kantienne de l'objectivité pour penser l'entéléchie comme un concept intuitif. Alors qu'en physique le concept est abstrait du monde sensible et ne permet que d'exprimer discursivement sa structure, de simplement penser l'unité de ses relations, ici le concept s'autodétermine. Son unité se donne à elle-même sa forme, l'unité des relations étant réelle, concrète et perceptible. C'est cela l'entéléchie, concept intuitif et idée efficace qui, en se déployant spatio-temporellement, commande la morphogenèse.

On pourrait donc croire que Goethe est du côté de la *Naturphilosophie*. En effet, comme l'a remarqué Ernst Cassirer<sup>5</sup>, après Kant, le romantisme a cherché à dépasser l'affirmation critique que la connaissance exige de nier l'intériorité de la Nature. En particulier, dans sa *Naturphilosophie*, Schelling a opposé le Concept mécanique objectif de la Nature à cette libre intuition de soi-même qu'est l'Absolu conçu comme tendance proleptique vers une liberté inconditionnée. En situant la "vie" au croisement de la Nature et de la Liberté, en la pensant comme "Liberté dans le phénomène" et comme autonomie dans l'être-là sensible, il a transgressé le verdict de la *Critique de la Faculté de Juger* et a inauguré le vitalisme. Il a admis l'Idée de système comme principe de formation des formes organisées et a développé un nouveau principe entéléchique.

---

<sup>4</sup> Kant, I., 1790. *Kritik der Urtheilskraft*, Kants gesammelte Schriften, Band V, Preussische Akademie der Wissenschaften, Berlin, Georg Reimer, 1913. Kant [1979]. *Critique de la Faculté de Juger*, trad. A. Philonenko, Paris, Vrin.

<sup>5</sup> Cassirer [1983]. *Les Systèmes post-kantiens* (trad. Collège de Philosophie), Presses Universitaires de Lille. Vol. 3 de *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und der Wissenschaft der neueren Zeit*, Berlin, 1923.

Mais en fait Goethe n'est pas du côté de cette *Naturphilosophie*. Certes il est plus "réaliste" que transcendantaliste, mais, contre le vertige spéculatif de l'intériorité, il s'en est tenu à *l'apparaître* des formes naturelles. Pour lui, la solidarité entre téléologie et esthétique a débouché sur une nouvelle problématique, celle de *la description de l'apparaître*.

Il est essentiel de souligner que pour Goethe la morphologie repose sur un véritable principe *phénoménologique*. Il y a chez lui une *visibilité* de l'être dans l'apparaître. L'être se montre et se manifeste et l'on n'a pas à aller chercher son explication causale "derrière" les phénomènes. La Morphologie traite du *phénomène manifesté* qu'est la structure des organismes. Le concept schématique fondamental d'*Urphänomen* exprime cette visibilité de droit du principe générateur, des règles et des lois de la forme.

Goethe restreint donc le principe entéléchique à *l'Erscheinung*. Pour lui, la compréhension de ce dernier est *symbolique* au sens où l'apparaître manifeste une *expressivité* qui affecte le sujet et qui doit être décrite dans un langage approprié. Les phénomènes ne sont pas que des représentations qui doivent être transformées en objets d'expérience par l'application de catégories et de principes de l'entendement pur. *Ce sont également des signes*, des présences traductibles en symboles. Il existe pour Goethe une structure *sui generis* de la *visibilité* de l'apparaître exprimant, dans un jeu entre *Darstellung*, *Bildung* et *Gestaltung*, son principe entéléchique de formation. Bien sûr, il y a un principe interne de la formation. Mais il s'agit de le comprendre à partir de la description de son "externalisation". Contrairement à ce qui se passe chez Schelling, chez Goethe le principe entéléchique n'est pas téléologique. Goethe a d'ailleurs souvent critiqué la téléologie comme l'exemple même d'une illusion anthropomorphe. Le "fondement" (le principe organisateur interne) n'est pas en deçà ou au-delà de l'apparaître. *Il se donne dans l'apparaître même* dans la mesure où les morphologies sont comme des signes. C'est pourquoi la "Métamorphose" est l'objet d'une "nouvelle" science, la *Morphologie*, science eidétique *descriptive* autonome, nouvelle non pas tant par son objet que par sa méthode.

### III. LEIBNIZ

On ne peut pas comprendre la Morphologie goethéenne si on ne l'inscrit pas dans l'histoire philosophique du problème de la forme.

La problématique de la forme sacrifiée par la science moderne remonte on le sait à Aristote qui avait déjà fort bien analysé les différences entre les deux grands types de processus dynamiques : le mouvement physique d'une part (par exemple les trajectoires des planètes ou des corps pesants), et l'embryogenèse biologique d'autre part (le développement d'un organisme). La rupture galiléo-newtonienne a privilégié la théorie

mécanique du mouvement et en a permis la mathématisation. La mécanique des forces a ensuite dominé toute la physique classique. Elle a permis d'expliquer de façon *unifiée* un nombre inouï de phénomènes subtils et s'est imposée comme idéal de référence. Quels qu'aient été ses éblouissants développements ultérieurs, la physique fondamentale est donc demeurée une théorie centrée sur l'explication des liens entre forces et géométrie. Pendant longtemps, elle n'a rien su dire sur l'autre type de mouvement, le développement morphogénétique qui unifie non seulement géométrie et forces mais géométrie, forces et formes.

Cette crise est admirablement exemplifiée par Leibniz dont l'œuvre est traversée dans son ensemble par un conflit entre la nouvelle mécanique des forces et une dynamique des formes forcée de réhabiliter les anciens concepts aristotéliens de forme substantielle et d'entéléchie. Ce dilemme possède la structure d'une véritable *antinomie*. Comme l'a expliqué André Robinet dans son ouvrage de référence sur "l'Architectonique disjonctive" leibnizienne,<sup>6</sup> elle oppose dialectiquement deux attitudes.

Selon la première, les corps composés et organisés ne sont pas de véritables substances. Ce ne sont que des agrégats, des assemblages spatiaux dont l'unité et l'individuation ne sont que nominales et résultent de la perception et du langage — donc du sujet — sans constituer un caractère propre. Selon la seconde attitude, il existe au contraire des substances composées qui possèdent un répondant ontologique *per se*. Les corps organisés sont des substances résultant de l'union d'une forme et d'une matière première au moyen de formes substantielles. Leur phénomène est donc "bien fondé". Ce n'est pas une apparence, une projection mentale.

André Robinet a étudié à fond les quatre principales versions de ce réalisme élaborées successivement par Leibniz au cours d'un "effort intellectuel incommensurable".

(i) La réhabilitation des *formes substantielles*, à partir de 1679, dans la correspondance avec Arnauld (elles avaient été rejetées entre 1668 et 1671 au profit d'un pan-mécanisme cartésien fondé uniquement sur la grandeur, la figure et le mouvement). Elles sont *l'ens per se* des substances composées, leur principe d'individuation.

(ii) La réhabilitation des *entéléchies* en 1691. Comme acte de la force, l'entéléchie conjugue forme substantielle et force. Elle permet à Leibniz de fonder *la Dynamique*. L'entéléchie est

---

<sup>6</sup> Robinet [1986]. *Architectonique disjonctive, Automates systémiques et Idéalité transcendante dans l'œuvre de G. W. Leibniz*, Paris, Vrin.

"le principe de l'actualité et de la réalité dont la forme substantielle n'est plus que l'application aux substances vivantes et aux substances corporelles." (p. 64)

En 1695, Leibniz introduit dans le *Système nouveau de la Nature* le concept de *forces primitives* (différentes des forces mécaniques dérivées) comme principe intérieur de l'action analogue à un principe vital organique .

(iii) À partir de 1696, *la théorie monadologique* permet de faire la synthèse entre l'entéléchie et *la matière première* et d'élaborer les concepts d'action et d'énergie.

(iv) Enfin, entre 1712 et 1716, principalement dans la correspondance avec des Bosses, *le vinculum substantiale* permet de comprendre comment un lien substantiel entre monades, lien physiquement interprétable, en arrive à constituer *la matière seconde*. Alors que les formes substantielles, les entéléchies et les monades ne font que

"conférer l'unité de la forme à la matière première" (p. 89),

le *vinculum substantiale* permet de penser les corps comme d'authentiques "automates systémiques".

#### IV. KANT

L'antinomie de la forme joue un rôle technique clé dans la pensée kantienne. Dans l'optique de la constitution transcendantale et de la détermination objective des phénomènes, la question est celle d'un *schématisme de la composition*. Dans la mesure où l'objectivité systémique de l'organisation fait transcendalement défaut à l'objectivité physique, comment comprendre *l'intériorité morphogène* de la Nature, la "technique de production" lui permettant d'engendrer — au-delà d'une mécanique du mouvement ne concernant que son extériorité spatio-temporelle (son être-hors-de-soi) — des totalités organisées, régulées et individuées.

Kant donnera deux réponses totalement différentes. La première est développée dans la *Critique de la Faculté de Juger* (CFJ) et pallie l'absence d'objectivité systémique par l'Idée de Système. Il y traite le problème de l'organisation morphologique en termes non déterminants (non objectifs) de jugement réfléchissant, de finalité, d'analogie, de "comme si" (*als ob*). La seconde, tardive, est esquissée dans les fragments de l'*Opus Postumum* qui devaient servir de base à une quatrième Critique, la *Critique du jugement physique*.<sup>7</sup> Kant y reprend sur de nouvelles bases la problématique leibnizienne qu'il avait rejetée très tôt avec sa *Monadologie physique* et, en se fondant sur l'idée d'un système de forces fondamentales primitives internes à la matière, essaye de comprendre l'organisation morphologique des substrats en termes de jugement déterminant (comme

---

<sup>7</sup> Kant, I., 1796-1803. *Opus Postumum*, trad. F. Marty, Paris, Presses Universitaires de France, 1986.

il l'avait fait pour la Mécanique dans la *Critique de la Raison pure* et les *Premiers Principes métaphysiques de la Science de la Nature*).

En ce qui concerne la théorie de la forme, la CFJ est le lieu où la philosophie transcendantale commence à réaffronter ce qu'elle avait dû rejeter pour se constituer, à savoir la métaphysique substantialiste leibnizienne. Elle thématise transcendalement le rejet de l'aristotélisme par la mécanique galiléo-newtonienne.

Ernst Cassirer a fort bien vu ce point. Dans son classique ouvrage sur Kant<sup>8</sup>, le chapitre consacré à la troisième Critique ne commence ni par l'esthétique ni par la biologie mais par le problème métaphysique *des formes substantielles et des entéléchies*. Selon lui, le fait fondamental qui a contraint Kant à concevoir cette nouvelle Critique est bien le problème des formes individuées et structurées morphologiquement.

Kant répond avec le concept de *finalité interne objective des êtres organisés*. De façon générale, la finalité a pour fonction de légaliser la contingence. La finalité interne objective a pour fonction de résoudre l'antinomie opposant la nécessité transcendantale d'un schématisme de la composition à la *contingence* morphologique le rendant impossible. Elle légalise cette dernière.

"Pour reconnaître qu'une chose n'est possible qu'en tant que fin, (...) il faut que sa forme ne soit pas possible d'après de simples lois naturelles. (...) *La contingence* de la forme (...) est un principe pour n'admettre une causalité pour cet objet que comme si elle n'était possible que par la raison ; or la raison est la faculté d'agir selon des fins (une volonté) et l'objet qui n'est représenté comme possible que par cette faculté ne serait aussi représenté comme possible qu'en tant que fin." (§ 64, p. 189)

La finalité interne objective est non seulement organisation mais *auto-organisation*. Dans une fin naturelle, il existe une détermination réciproque entre les parties et le tout. L'organisation n'y est pas celle d'un mécanisme mais l'effet de *l'Idée* du tout, qui détermine

"l'unité systématique de la forme et de la liaison de tout le divers." (p. 192)

Bref, selon Kant

"c'est donc seulement la matière, dans la mesure où elle est organisée, qui introduit nécessairement le concept d'une fin naturelle, parce que sa forme spécifique est en même temps produit de la nature." (p. 197)

L'organisation dépend ainsi d'une "force formatrice" (*bildende Kraft*) qui, n'étant pas explicable mécaniquement, n'est pas objective. Mais si le jugement téléologique est

---

<sup>8</sup> Cassirer, E., 1918. *Kants Leben und Lehre, Kant's Life and Thought* (trad.J. Haden), Yale University Press, 1981.

seulement *régulateur*, il l'est dans un sens exceptionnel. *Quasi*-constitutif, il participe de plein droit à la *légalisation scientifique* de la nature car

"[II] vaut avec autant de nécessité pour notre faculté de juger humaine que s'il était un principe objectif." (p. 218)

Tout se passe *comme-si* (als ob) il était objectif.

On sait qu'il existe chez Kant une solidarité profonde entre la téléologie de la Nature et l'esthétique. Cela résulte du fait que *le défaut d'objectivité* physique des formes naturelles se trouve pallié par *un supplément de subjectivité*, celui de leur valeur esthétique intrinsèque affectant le sujet. Ce jeu de compensation représente un aspect essentiel de la finitude de notre entendement et cela d'autant plus que l'esthétique fournit un *passage* vers la Raison pratique (l'éthique).

La beauté est liée à *l'appréhension de la forme* dans l'imagination. Elle concerne la donation, la présentation, de l'apparaître morphologique. Pour Kant, la seule beauté authentique, "libre", "pure", "non adhérente", "inconditionnée" (non conventionnelle, sans canon socioculturel) est celle des formes *naturelles* : fleurs, organismes, cristaux, transitions de phases, flammes, remous, tourbillons, ruisseaux, entrelacs, etc. Le jugement esthétique est un jugement "sans concept" qui ne porte que sur un accord général — possible tout en restant indéterminé — entre la faculté des intuitions (l'imagination) et la faculté des concepts (l'entendement). D'où l'idée kantienne étonnante d'une conformité indéterminée entre l'appréhension des formes (leur présentation dans l'intuition sensible) et leur connaissance possible (la représentation conceptuelle):

"La finalité [esthétique] possède dans l'objet et dans sa forme son fondement, bien qu'elle n'indique pas la relation de cet objet à d'autres objets d'après des concepts (selon des jugements de connaissance), mais ne concerne en général que l'appréhension de cette forme, pour autant qu'elle s'indique dans l'espace comme conforme aussi bien à la faculté des concepts qu'à celle de la présentation de ceux-ci (qui est identique à la faculté de l'appréhension)." (p. 115)

La conversion de la finalité interne objective en finalité subjective formelle repose ainsi sur une alliance subtile entre la liberté imaginative et la légalité cognitive :

"le goût, en tant que faculté de juger subjective, comprend un principe de la subsomption, non pas des intuitions sous des concepts, mais de la faculté des intuitions sous la faculté des concepts pour autant que la première en sa *liberté* s'accorde avec la seconde en sa *légalité*. (p. 121)

L'antinomie contrainte / liberté caractéristique du langage et des œuvres d'art est donc selon Kant constitutive de *toutes* les formes organisées, qu'elles soient culturelles ou naturelles.

Dans son ouvrage de référence sur *L'Esthétique de Kant*<sup>9</sup> (Vrin, 1982), Olivier Chédin a donné une interprétation *phénoménologique* de la CFJ qui permet de considérer la *Morphologie* goethéenne comme tout à fait compatible au kantisme. Selon Chédin, Kant vise en fait le rapport entre la réalité transcendentale constituée comme essence objective sur la base de son a priori spatio-temporel et la manifestation de l'apparaître, autrement la question de la phénoménalité comme telle.

La CFJ est une "archéologie esthétique de l'esprit" (p. 277) où c'est la question de la forme comme apparaître qui est au cœur de l'élaboration. L'apparaître, c'est l'existence sans concept, ou encore la présence (p. 19). L'apparaître sans préconception d'objet est pur *Erscheinung* et présente le réel pré-discursivement, ante-prédicativement. Le problème de l'esthétique chez Kant n'est donc plus simplement celui de l'Art mais, plus profondément, celui d'une liberté créatrice de formes (cf. p. 206).

## V. LE LAOCOON

On sait que, comme Kant, Goethe a toujours établi lui aussi une identité profonde entre l'être vivant (*Naturwerk*) et l'oeuvre d'art (*Kunstwerk*),

"l'un et l'autre se développant à partir d'eux-mêmes, de manière autonome, sans autre finalité que leur propre existence." (J. Lacoste<sup>10</sup>, p. 218)

Comme il l'écrit dans une lettre à Zelter du 29 janvier 1830:

"C'est l'immense mérite de notre vieux Kant envers le monde, et je peux aussi dire envers moi, que de placer, dans sa *Critique de la Faculté de Juger*, l'art et la nature l'un à côté de l'autre et de leur accorder à tous les deux le droit d'agir sans finalité (*Zwecklos*) en fonction de grands principes. (...) La nature et l'art sont trop grands pour poursuivre des fins et ils n'en ont pas besoin, car il y a partout des corrélations (*Bezüge*) et les corrélations sont la vie." (cité par J. Lacoste, p. 219)

Un certain nombre de spécialistes de Goethe, en particulier Tzvetan Todorov, Filomena Molter de l'Université de Lisbonne, Danièle Cohn, en ont fait un précurseur des problématiques phénoménologiques, structurales et sémiotiques. Cela est certainement justifié quand on regarde par exemple une analyse aussi extraordinaire que celle de son *Laocoon*<sup>11</sup> paru en 1798 dans la revue d'art *Les Propylées* (qu'il dirigeait avec Schiller et Heinrich Meyer) et qui fait suite à celles de Winckelmann et de Lessing.

<sup>9</sup> Chédin, O., 1982. *Sur l'Esthétique de Kant et la théorie critique de la représentation*, Paris, Vrin.

<sup>10</sup> Lacoste, J., 1997. *Goethe, Science et Philosophie*, Paris, PUF.

<sup>11</sup> Goethe, J. W. von, 1798. "Sur Laocoon", dans *Ecrits sur l'Art*, Paris, Klincksieck, 1983, 164-178.

Goethe considérait le Laocoon comme un "chef-d'œuvre parfait" (p. 165), comme un *type* contenant la "totalité" de l'art "dans son entièreté". Il en a développé une analyse éblouissante dans le cadre d'une théorie esthétique dont le principe est que:

"Les œuvres d'art les plus éminentes que nous connaissions nous montrent *des natures vivantes hautement organisées*." (p. 166)

En plus de l'analyse de l'histoire et de l'aspect purement plastique, Goethe explique que les contenus signifiants de l'œuvre viennent des relations de différence, d'opposition, de contraste, de gradation et de symétrie figuratives. Il étudie avant tout ce schématisme de la composition que cherchait Kant, "l'ordonnement choisi des différentes parties",

"les rapports, les gradations et les contrastes qui relient tous les éléments de l'œuvre dans sa totalité." (p. 173)

L'explication de Goethe est "organique", i.e. systémique et méréologique. Ce sont les relations des parties dans le tout qui définissent leur *fonction*, c'est-à-dire leur sens.

Goethe commence d'emblée par rappeler la thèse kantienne que les œuvres d'art et les œuvres de la nature *dépassent* les limites de l'entendement et ne peuvent donc pas être totalement *connues*.

Il analyse les "relations significatives" entre parties. L'artiste doit "découvrir le moment culminant" qu'il faut représenter pour que sa composition contienne le maximum d'informations et rende manifeste une dynamique productrice.

La composition possède donc un double rôle. D'abord garantir "les lois artistiques de la sensibilité", à savoir entre autre "l'ordre, l'intelligibilité, la symétrie, l'opposition" et ensuite saisir le moment transitoire unique le plus approprié comme un "éclair immobilisé" ou une "vague pétrifiée".

Goethe insiste beaucoup sur *les lois de la structure*. ("l'ordonnement choisi des différentes parties") : La symétrie qui soutient l'intelligibilité, les oppositions qui font que de "fins écarts" rendent manifestes de "forts contrastes", etc. Il introduit, je crois pour la première fois, le principe structural que la compréhension d'une œuvre devient possible si on la considère comme "autonome et close sur elle-même".

La description du groupe du *Laocoon* est étonnante. Goethe y perçoit tous les contrastes.

— "Le fils aîné n'est ligoté qu'aux extrémités, le second est enlacé plusieurs fois et sa poitrine est tout particulièrement enserrée".

— "Par le mouvement du bras droit il cherche à se dégager (...) tandis que de sa main droite il repousse (...) la tête du serpent".

— Dans la description du mouvement du père mordu à la hanche par le serpent, il y a "conjonction d'un mouvement d'avance et d'un mouvement de recul, d'un agir et d'un

pâtir, d'un effort et d'un fléchissement". "L'effort agissant et la souffrance sont unis en un moment unique".

— Goethe décrit aussi excellemment les trois rôles des trois acteurs : le fils cadet ne peut plus se défendre, le père peut se défendre mais est blessé, le fils aîné peut encore s'enfuir. Cela donne au groupe l'"intensité maximale de son énergie" et lui permet d'exprimer un pathos ("peur, terreur, pitié").

Chez Goethe c'est donc *la même théorie* de la structure organisée qui lui permet de penser l'œuvre d'art et les formes naturelles. Son esthétique est inséparable de sa Morphologie et de sa Métamorphose. Il existe pour lui une *unité* naturelle des problèmes structuraux.

## VI. LE STRUCTURALISME HERITIER DE LA MORPHOLOGIE

Ce qui est particulièrement intéressant est que le lien entre la morphologie goethéenne et le structuralisme est une vérité historique, généalogique.

Il y a quelque temps, j'ai eu à rédiger un article en hommage à Claude Lévi-Strauss pour un numéro spécial de *Critique* et j'y ai commenté certaines affirmations qui me semblent remarquables de Claude Lévi-Strauss sur l'origine de la méthodologie structurale.

Dans l'ouvrage *De Près et de Loin*<sup>12</sup>, à une question de Didier Eribon concernant l'origine de la notion centrale de transformation :

"A qui l'aviez-vous empruntée? Aux logiciens?",

Claude Lévi-Strauss répond :

"Ni aux logiciens ni aux linguistes. Elle me vient d'un ouvrage qui a joué pour moi un rôle décisif et que j'ai lu pendant la guerre aux États Unis: *On Growth and Form*, en deux volumes, de D'Arcy Wentworth Thompson, paru pour la première fois en 1917. L'auteur, naturaliste écossais, (...) interprétait comme des transformations les différences visibles entre les espèces ou organes animaux ou végétaux au sein d'un même genre. Ce fut une illumination, d'autant que j'allais vite m'apercevoir que cette façon de voir s'inscrivait dans une longue tradition : derrière Thompson, il y avait la botanique de Goethe, et derrière Goethe, Albert Dürer avec son *Traité de la proportion du corps humain*." (pp. 158-159)

Cette référence à D'Arcy Thompson est ancienne et récurrente chez C. Lévi-Strauss. On la trouve dans *Anthropologie structurale* (p. 358), dans *Du miel aux cendres* (note p. 74) ainsi que dans le Finale de *L'Homme nu* (pp. 604-606). Le structuralisme

---

<sup>12</sup> Lévi-Strauss, C., D. Eribon, 1988. *De Près et de Loin*, Paris, Éditions Odile Jacob.

biologique de Goethe est également évoqué dans la *Leçon inaugurale* reprise dans *Anthropologie structurale II*.<sup>13</sup>

Lévi-Strauss parle d'une façon alternative — comme il dit, d'"un autre itinéraire" — naturaliste et non formaliste d'envisager les structures. Elle consiste à traiter les structures comme des formes dynamiques en développement, comme des totalités morphodynamiquement (auto)-organisées et (auto)-régulées qui sont autant de variantes d'un prototype schématique goethéen. Cette "autre" tradition est beaucoup plus ancienne et profonde que la perspective formaliste et il est passionnant de voir la façon dont Claude Lévi-Strauss s'y rattache.

C'est dans ce contexte des théories de la forme qu'il faut penser le concept de transformation.

"La notion de transformation est inhérente à l'analyse structurale. Je dirais même que toutes les erreurs, tous les abus commis sur ou avec la notion de structure proviennent du fait que leurs auteurs n'ont pas compris qu'il est impossible de la concevoir séparée de la notion de transformation. La structure ne se réduit pas au système: ensemble composé d'éléments et des relations qui les unissent. Pour qu'on puisse parler de structure, il faut qu'entre les éléments et les relations de plusieurs ensembles apparaissent des rapports invariants, tels qu'on puisse passer d'un ensemble à l'autre au moyen d'une transformation." (p. 159)

Dans sa *Présentation des Écrits sur l'art de Goethe*<sup>14</sup>, Tzvetan Todorov insiste sur cette filiation conduisant de Goethe à Lévi-Strauss. Il rappelle que dans *Anthropologie structurale*<sup>15</sup> (p. 354) Claude Lévi-Strauss se trouve d'accord avec ceux qui

"essai[ent] de rattacher directement le structuralisme à l'une des sources lointaines de la pensée gestaltiste, la philosophie naturelle de Goethe".

Pour Claude Lévi-Strauss le couple *prototype-transformation* (i.e. le schématisme) est la clef du structuralisme.

Mais Todorov insiste sur le fait, moins connu, que le fameux débat entre Claude Lévi-Strauss et Vladimir Propp sur la complémentarité des axes paradigmatiques et syntagmatiques dans la narrativité s'est effectué sur le fond d'une double fidélité à Goethe. Selon Propp, Lévi-Strauss aurait mal interprété son œuvre parce que la traduction anglaise aurait éliminé tous les épigraphes qui, tous, provenaient de la *Morphologie* de Goethe, *Morphologie* à qui Propp avait même emprunté son titre de

<sup>13</sup> Je dois ces précisions à Lucien Scubla que je remercie vivement.

<sup>14</sup> Todorov, T., 1983. "Présentation" des *Écrits sur l'Art de Goethe*, Paris, Klincksieck.

<sup>15</sup> Lévi-Strauss, C., 1958. *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon.

1928 *La Morphologie du conte*. Dans sa réponse à Lévi-Strauss de 1966, Propp insiste sur le naturalisme de Goethe :

"Derrière ce terme [morphologie] nous découvrons chez Goethe une nouvelle percée dans l'étude des lois qui imprègnent la nature. (...) Nous pouvons cordialement recommander ces œuvres aux structuralistes. (...) Il n'existe pas deux Goethe, le poète et le savant ; le Goethe du *Faust* qui aspire au savoir et le Goethe naturaliste, qui l'a atteint, sont une seule et même personne".<sup>16</sup>

En fin connaisseur des traditions russes, Todorov rappelle qu'il existait dans les années 20 en Russie une école morphologique goethéenne très vivace apparentée au "formalisme". Plus tard, chez Günther Müller<sup>17</sup>, Propp ou André Jolles<sup>18</sup>, la transposition culturaliste de la *Naturphilosophie* de Goethe allait de soi, contre la division diltheyienne.

## CONCLUSION

Tous les problèmes goethéens concernant les liens entre genèse, *Bildung*, *Gestalt*, structures et transformations ont traversé l'histoire de notre modernité. On les retrouve au cœur d'une certaine biologie théorique, au cœur de la phénoménologie et de la Gestalt théorie, au cœur du structuralisme. Elles ont trouvé leur première expression réellement scientifique avec la Morphodynamique de René Thom. J'ai consacré de nombreux travaux aux liens entre ces modèles mathématiques fondés sur la théorie des singularités et la théorie des bifurcations de systèmes dynamiques. Ceci est une autre histoire. Mais je crois que l'on peut dire que, désormais, la Morphologie goethéenne fait partie intrinsèque des sciences de la nature et que celles-ci ont enfin permis de comprendre scientifiquement et techniquement comment les "mécanismes" de la nature permettaient à ce que Kant appelait la Nature en tant qu'Art de produire, d'engendrer génétiquement des fins naturelles, c'est-à-dire des êtres morphologiquement organisés.

---

<sup>16</sup> Version russe, *Folklor i dejstivel' nost'*, Nauka, Moscou, 1976, pp. 135-136.

<sup>17</sup> *Morphologische Poetik*, U. Niemeyer, 1958.

<sup>18</sup> *Einfache Formen*, U. Niemeyer 1930. *Formes Simples*, Seuil, 1972.